

## Mémoires d'un soldat roumain

Camil Moisa

Numéro 153, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90315ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Moisa, C. (2018). Mémoires d'un soldat roumain. *Les écrits*, (153), 29–36.

CAMIL MOISA

*Mémoires d'un soldat roumain*

De toute façon, ce n'était pas de cette manière que j'avais imaginé le déroulement des choses, ni l'endroit où l'on devait apprendre à défendre notre pays contre ses ennemis. D'autant plus qu'on avait commencé à nous entraîner dès le lycée dans le cours de *Préparation à la défense de la patrie*. C'était une réalité qui faisait déjà partie de notre vie : tirer avec une arme constituait l'un des premiers pas sur le chemin menant à l'âge adulte. Malheureusement, la suite allait surtout avoir lieu pour moi dans les champs de maïs ou sur les champs de betteraves. La préparation en vue de la défense de notre pays pouvait-elle prendre une forme si incongrue ?

À vrai dire, après quelques jours seulement de service militaire, je me suis demandé pourquoi, dans la vie d'un jeune homme, ce stage dans l'armée jouissait d'une telle importance aux yeux de notre peuple... Personnellement, je ne me sentais en rien meilleur qu'avant et n'éprouvait aucune fierté à l'idée de devoir lutter pour défendre mon pays. Peut-être était-ce parce que, pour le moment, on luttait surtout pour ramasser ce qui se trouvait encore dans les champs. Moi, je m'étais plutôt vu combattant d'une guerre héroïque sous le commandement d'un supérieur vigilant...

On ne savait plus comment passer les jours, si notre ennemi se trouvait ou non aux frontières du pays, s'il voulait tous nous tuer ou juste nous voler notre récolte de betteraves à peine ramassées. Quand l'hiver nous a trouvés creusant des

tranchées, je pensais que j'allais poster dans cet endroit mon canon anti-aérien. Je ne pouvais pas du tout m'habituer à l'idée qu'une fois mon stage militaire terminé, j'allais revenir à la maison, revoyant le profil d'une arme à la télévision seulement, dans des films de gangsters. Lorsque j'ai commencé à travailler à la cantine de l'*Unité*, je me suis tout de suite vu entouré par un ennemi affamé, qui, même s'il avait réussi à occuper les alentours, devrait céder, finalement, à cause du manque de nourriture. *Beaux, intelligents, élégants*, selon la devise de notre supérieur, nous les aurions invités dans notre cantine, débarrassés de leurs armes, les mains à la nuque. Nous leur aurions ensuite offert un bon repas et une leçon de morale, avant de les renvoyer chez eux. J'imaginai qu'aucun de ces combattants fictifs n'aurait pu se souvenir d'un menu plus savoureux que celui qui leur aurait été offert ce jour-là.

Bien sûr, ce scénario était la variante pacifiste d'une véritable confrontation armée. C'était le produit des vapeurs de la cuisine, des odeurs de cuisson, des montagnes de légumes et de l'appétit criant de ceux qui attendaient leur tour à la cantine. L'autre variante, belliqueuse, venait d'un temps antérieur à mon service militaire. D'un temps offert à l'imagination enfantine et à l'influence des lectures ou des films. J'y combinai, sans m'en rendre compte, la naïveté de la bravoure héroïque avec l'orgueil d'éprouver mon courage dans une expérience existentielle unique. Mon obsession pour les scènes de guerre venait aussi du désir de mesurer par moi-même la distance qui séparait la réalité de la fiction. Je voulais comprendre la nature de cette différence entre le lecteur de romans et le combattant d'une guerre réelle. Jusqu'à ce moment-là, pour connaître la réalité de la guerre, je n'avais à ma portée que des histoires. J'avais vécu, auprès d'un héros narrateur et de ses camarades, des assauts inattendus ; j'avais eu peur au milieu

des bombardements qui semblaient sans fin ; j'avais ressenti l'émotion de ceux qui se découvraient encore vivants au bout de luttes féroces. Mais comment aurais-je vécu toutes ces choses si j'étais, moi, le personnage de telles scènes ? Aurais-je été valeureux au cœur des combats ? Ou bien mon courage se serait-il dissout sur le champ de bataille, me laissant impuissant et terrifié face à l'ennemi ? Aurais-je éprouvé dans l'action le sens de mon propre destin, tel un héros romantique ? Ou me serais-je plutôt réjoui du simple fait de m'en être tiré vivant ?

J'avais commencé à me résigner à l'idée que j'avais peu de chances de me voir un jour sur un champ de bataille, quand, tout d'un coup, des rumeurs bizarres ont commencé à circuler dans l'*Unité*. Ce ne semblait pas être des choses très graves pour le moment. Mais elles réussissaient à me plonger dans un état de mobilisation psychique, comme si j'allais enfin prendre part à une intervention militaire. Quelques actes de vandalisme eurent lieu dans la ville où était située notre unité. Des vitres brisées, des tramways déraillés, la circulation bloquée. Et aussi d'autres éléments, plus singuliers, que nos camarades, revenus d'une courte permission passée en ville, nous transmirent effrayés : il y aurait eu des gens qui avaient crié, dans la rue, des slogans contre le régime et contre le président du pays.

Ce qui m'avait le plus impressionné, ce n'était pas les événements eux-mêmes, mais la rumeur qu'ils avaient semée dans le milieu militaire. On aurait dit qu'elle enflait et dépassait en importance la portée réelle des événements qui l'avaient fait naître. C'était comme une sorte de fièvre qui se propageait rapidement, sans que l'on sache jusqu'où elle pouvait mener.

Un jour, nous nous trouvions sur le champ d'instruction après une longue journée passée dans les champs agricoles. Nous avons soudain reçu l'ordre de quitter immédiatement l'endroit et de retourner dans l'*Unité*. Pour nous, soldats, cela

signifiait que nous allions enfin quitter le décor ennuyeux où nous trainions nos jours. Dans la cour de l'*Unité*, nous avons découvert les camions prêts à sortir qui nous attendaient déjà. Nous avons reçu la mission de ramener un peu d'ordre dans le centre-ville, où certaines actions avaient commencé à s'intensifier la veille. « Ne tirez qu'en cas d'urgence et seulement aux pieds. Ne tirez pas sur les femmes ni sur les enfants ! », tel était l'ordre donné avant la sortie.

Il me semblait pour le moins inadéquat de monter dans les mêmes camions qui nous avaient transportés aux travaux agricoles. Je n'avais pas du tout le sentiment que j'allais participer à une intervention militaire, mais plutôt qu'il fallait résoudre un problème interne, pacifique, comme d'assurer l'approvisionnement alimentaire de l'*Unité*. Mais avant de partir, un deuxième ordre, venu d'au-dessus du premier, annulait le précédent : il n'était plus nécessaire de se déplacer en ville parce que les actes isolés qui y étaient survenus s'étaient transformés en manifestations dans tout le pays. La situation avait pris une tournure inattendue : Ceausescu avait été abandonné par ses proches et avait même dû fuir par hélicoptère. Le poste national de télévision émettait sans arrêt, parlant d'une révolution en mouvement. Maintenant, la foule des manifestants demandait la fin du régime et la mort de son président. Mais le tyran avait disparu de la scène et ceux qui le défendaient encore semblaient disposés à tuer pour la cause. Leur identité restait mystérieuse. Il y avait beaucoup de possibilités, mais aucune n'était sûre. Entre ces fidèles du régime et les manifestants de la rue s'était engagée une confrontation à armes inégales. Il s'agissait, en fait, d'une chasse plutôt que d'une guerre, menée par les sbires du dictateur perchés sur des sommets détachés de la réalité. Les révolutionnaires mouraient dans les rues de la ville sans qu'on connaisse l'identité de ceux

qui les tuaient. Et cela se produisait alors que tout le monde semblait être passé du côté du peuple opprimé. En réalité, il n'était plus clair qui était de quel côté. Il semblait que seule la capture du dictateur pouvait ramener la paix. Ce qui n'allait pas se produire, car les gens ont continué de mourir même après la prise de Ceausescu.

J'avais pris connaissance des événements des derniers jours par la télévision nationale. Les discours diffusés en direct suivant les événements de la rue, les commentaires sur ce qui venait de se passer me donnaient l'impression d'être le spectateur d'une réalité inouïe. Si tout ce que j'avais vu ces jours-là m'était apparu en rêve, le tourbillon des événements m'aurait paru justifié par la logique folle de l'imagination. Mais, au lieu de sortir d'un rêve, les images me parvenaient par l'écran de télévision, qui me livrait le récit des événements comme s'il s'agissait d'une fiction.

À partir de ce jour, l'*Unité* est entrée dans un état d'alerte générale. Nous ne dormions plus que trois heures, suivies de trois autres durant lesquelles nous patrouillions. Pendant les heures de veille, nous avions la responsabilité d'assurer l'ordre dans la ville agitée. Ce n'est qu'alors que, me trouvant dans la zone centrale de la ville, j'ai compris en quoi consistait la nouveauté de la situation. Elle ne ressemblait pas à ce que j'avais imaginé maintes fois, ni à ce que j'avais lu dans des livres. Il y avait plus de monde que ce à quoi je m'attendais, surtout le soir. Une partie se trouvait devant les établissements publics et essayait d'y pénétrer. Des cordons militaires avaient été déployés et leur empêchaient l'accès.

Jusqu'à minuit, on a essayé de faire face aux manifestants, qui sont retournés chez eux assez tard. Pendant ce temps, le lieutenant nous avait faussé compagnie sans trop d'explications, non sans nous indiquer toutefois le parti qu'on devrait prendre

si les hommes du président (nommés aussi les « terroristes ») faisaient leur apparition. Heureusement pour nous, nul terroriste n'est apparu ce soir-là. Leur existence était toujours évoquée comme une menace qui planait continuellement au-dessus de nos têtes. Sauf que personne ne détenait d'informations sur leur identité. Seuls les rumeurs circulaient, comme celle à propos de la nourriture empoisonnée. C'est cette rumeur qui nous a fait refuser ce soir-là les plats apportés par des femmes apparues on ne sait d'où.

Vers minuit, le manque de sommeil et de nourriture a fini par avoir raison de moi. En l'absence de manifestants, je n'ai pas résisté à la tentation et me suis retiré dans une ruelle isolée, me cachant sous la couronne de quelques arbres. Là, je me suis allongé sur une couche de feuilles, le pistolet sous la tête, avec le désir de ne plus rien savoir. Une heure plus tard, j'ai été réveillé par l'un des camions de l'*Unité*, qui m'a cueilli en passant. Je n'ai jamais compris comment ils avaient su l'endroit où je m'étais abrité.

Quand je suis revenu à l'*Unité*, on m'a laissé dormir jusqu'au matin sans interruption. Mais j'ai dû travailler fort par la suite pour brûler toute sorte de documents qui avaient appartenu à la police secrète. Des coffres plein de documents ont brûlé à un rythme qui s'accordait à l'atmosphère de ces jours-là. Je savais que Ceausescu allait aussi être jugé avec rapidité. S'il avait été capturé par la foule déchaînée, il aurait sans doute été exécuté sommairement.

C'est la veille de Noël que nous avons appris qu'il avait été condamné à mort pour les crimes qu'il avait commis contre son peuple. L'annonce de cette nouvelle s'était ajoutée à la fébrilité qui accompagnait l'attente de la fête chrétienne. Nous étions impressionnés par l'idée que la mort du dictateur se

superpose à la naissance du Rédempteur. Nous étions sur-excités, comme si tous les gens qui étaient morts depuis une semaine allaient soudainement ressusciter. La hâte de se libérer du visage de l'utopie rejoignait l'urgence de mettre fin aux crimes qui se commettaient dans la capitale du pays.

J'allais passer la veille de Noël auprès de quelques camarades de l'*Unité*, dans une tranchée qu'on avait creusée peu de temps auparavant. Là, il fallait surveiller l'éventuelle apparition des terroristes, dont on s'attendait à une riposte à la suite de la condamnation du président. Je ne me souviens plus comment se sont joints à nous les deux soldats malades mentaux de notre peloton, que j'avais observés jusqu'alors à distance. Ils étaient déjà effrayés à l'idée d'une possible confrontation avec un ennemi aussi mystérieux que les terroristes. Leur inquiétude émanait également du fait qu'ils n'avaient reçu aucune munition pour cette mission. Même s'ils étaient visiblement armés, ils ne pouvaient pas riposter à une attaque, le cas échéant. Ils avaient apporté un transistor à l'aide duquel nous avons pu écouter, en direct et à grand peine, le procès de Ceausescu. À grand peine, parce que tous les deux avaient la manie de changer constamment le son de l'appareil, le mettant soit trop haut, soit trop bas. Nous avons dû trouver un moyen de les faire rester tranquilles dans cette tranchée qui nous avait été attribuée, car ils se lamentaient de se sentir enfermés et voulaient s'échapper en sautant par-dessus les parois. Il n'était pas même recommandé d'allumer une cigarette, leur a-t-on expliqué d'une manière savante, car la lueur du foyer d'une simple cigarette aurait pu facilement trahir notre position. On avait choisi un exemple assez convaincant. Nos camarades sans munitions sont restés tranquilles un certain temps, mais quand une lumière éblouissante est apparue, ils ont sauté hors de la



tranchée en criant désespérément vers l'hélicoptère qui survolait la zone: «Au secours! On est des prisonniers, sauvez-nous! On veut s'évader de cette réalité! On en a assez!»

On les avait laissés dire tout ce qu'ils avaient sur le cœur, sans intervenir. L'hélicoptère, qui appartenait à l'armée, s'est éloigné rapidement de notre zone. Les deux camarades sont restés en larmes, les mains tendues de façon suppliante vers le ciel étoilé...



*L'arbre d'Idunn*, 2014, encaustique et feuille d'or sur panneau, 63,5 x 102 cm